

du Souverain Pontife qu'appuyaient les foudres du ciel. Les temps sont bien changés, car aujourd'hui les rois passent insolemment devant le trône du St. Vieillard en lui disant : "Si tu es si puissant que la puissance repose sur les colonnes mêmes du ciel, écrase nous donc de ses foudres." Cela rappelle d'autres paroles prononcées au jéd du plus admirable monument que jamais la terre ait eue. "Si tu es le fils de Dieu, descends de la croix et nous croirons en toi."

Le supplice du Galgatha mourut en présence de son insolent provocateur, mais il ressuscita trois jours après pour la gloire. Pie IX lui aussi sera peut-être chassé de Rome, comme il l'a déjà été une fois, mais il y sera rappelé par toute la chrétienté et il régnera glorieux sur la cité reine du monde pendant que ses destructeurs et ses persécuteurs iront rejoindre les bourreaux de son divin modèle, dans l'ignominie de l'histoire.

L'attitude si calme, si sereine du St. Père, au milieu de l'agitation de l'Europe, rappelle aussi la belle figure des jeunes Hébreux de la soumise autour desquels les flammes se chantaient en un doux zéphyr. On les croyait brûlés vifs et eux ne cessaient de chanter les louanges de Dieu. Néanmoins il ne néglige pas pour cela d'employer tous les moyens humains pour résister à ses ennemis. Il s'entoure de dévouements ardents, de courages généreux, de vertus héroïques. Elle est bien petite, il est vrai, l'armée qui presse ses rangs autour de son trône chancelant, mais elle a plus de vertu que ses adversaires n'ont de fanatisme, plus de dévouement qu'ils n'ont de haine, plus d'héroïsme qu'ils n'ont d'audace; puis d'un côté, il y a le bonnet phrygien symbole d'une liberté qui n'est que l'esclavage des passions, tandis que de l'autre rayonne le tabernacle de la civilisation, de la vraie, pure et sainte liberté du Christianisme.

Cette petite armée s'est montrée vaillante et digne de la noble cause qu'elle sert. Après avoir subi quelques échecs partiels sur la frontière et s'être repliés sur Rome, les troupes papales remportèrent trois brillantes victoires à Monte Rotondo, à Tivoli et à Mentana, et forcèrent Garibaldi à se retirer sur le territoire italien où il fut arrêté et envoyé comme prisonnier à Spezzia, par ordre de Victor Emmanuel. A Mentana, les soldats Français témoins de l'impéritie des troupes pontificales ne purent s'empêcher de crier : Vivent les soldats du Pape, vivent les zouaves.

Une fois Garibaldi arrêté, il fut de suite question d'arrangements entre la France, Rome et l'Italie. La France exige l'exécution de la convention du 15 Septembre, mais en même temps elle fait un appel aux autres puissances, leur demandant de prêter à l'institution de la papauté leur assistance collective pour son maintien en, et sa liberté d'action. Une conférence doit donc avoir lieu pour arriver à ce but. Ce sera la seizième assemblée de ce genre, depuis 1644 où l'on verra les peuples se concerter pour régler une difficulté, éviter une guerre, échapper à une crise violente. Il n'est pas hors de propos de noter ici les dates et les circonstances principales de ces grandes assises de l'histoire. Nous citons M. Paget qui en a fait un court relevé.

"Congrès de Munster en 1644, qui mit fin à la guerre de Trente ans par le traité de Westphalie; Conférence des Pyrénées, en 1659 qui unit les deux maisons de France et d'Espagne; Congrès de Bréda en 1667 qui met fin à la guerre entre la Hollande et l'Angleterre; d'Aix-la-Chapelle, en 1668 qui assure à la France, la possession de la Flandre; de Nimègue en 1678, qui fit rendre à la Hollande les villes qu'elle avait perdues; de Ryswick en 1697, par lequel Louis XIV reconnaît Guillaume III, rend une partie de ses conquêtes, en conservant le Roussillon, l'Artois, la France Comté et Strasbourg; d'Utrecht en 1713 qui met fin à la guerre de la succession d'Espagne et rétablit la paix entre la France, l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande; d'Aix-la-Chapelle en 1748 qui termina la guerre de la succession d'Autriche; de Teschen en 1779 qui mit fin entre Marie Thérèse et Frédéric II à la guerre de la succession de la Bavière; de Paris en 1783 qui fit reconnaître par l'Angleterre l'indépendance des Etats-Unis; de Rastadt en 1797 qui établit la paix entre la république française et l'Allemagne; d'Amiens en 1802 qui fit reconnaître par l'Angleterre la République française et ses acquisitions en faisant respecter nos colonies; de Tilsitt en 1807, qui consacra la suprématie du premier Empire en Europe; de Vienne en 1815 qui conclut contre la France les célèbres traités de 1815, aujourd'hui presque partout déchirés; de Vérone en 1822, qui fit décider l'expédition française en Espagne; de Paris en 1856 qui mit fin à la guerre soutenue par la France, l'Angleterre, l'Italie et la Turquie contre la Russie."

Maintenant quel sera le sort du nouveau projet de conférence? Les journaux ont d'abord crié à l'impossibilité de la réunir, parce que plusieurs puissances appelées à y siéger refusaient d'y prendre part. Le pape lui-même s'est d'abord retranché derrière la Convention du 15 Septembre, refusant péremptoirement de céder un pouce de terrain au-delà. Il est bien dans son droit certes, mais par le temps qui court le droit a à compter avec la force brutale. Cette force, on le sait repose en des mains qui sont plus ou moins favorables au maintien du pouvoir temporel. Celui-là même qui vient d'arracher Rome aux griffes de la révolution, l'Empereur des Français ne paraît pas fort éloigné de vouloir transiger avec le roi Victor Emmanuel, et d'aller jusqu'à reconnaître l'unité de l'Italie—suivant en cela l'opinion de l'école politique des Manzoni, des Gino Capponi et des d'Azeglio. Hommes honnêtes d'ailleurs, profondément religieux et sincèrement patriotes, ils professent toutefois dès 1860, "que, dans la situation politique et morale de l'Italie et de l'Europe, la papauté temporelle ne pouvait que régner sans gouverner, qu'il lui fallait transformer complètement et le mode de son existence et le carac-

tère de ses relations avec l'Italie; et que sa souveraineté politique devait devenir ce qu'elle avait été du reste, au moyen-âge, une souveraineté nominale et une suzeraineté." La souveraineté nominale, répète M. d'Azeglio à chaque instant : Hors de là point de salut. Car, hors de là, rien de possible que par les bayonnettes; et serait-ce la politique du représentant de celui qui a dit : Remettez l'épée au fourreau."

Ce système de gouvernement nous paraît mal défini, entièrement utopiste et nullement en harmonie avec le caractère de la politique de notre âge, avec cet esprit d'insubordination qui se manifeste partout contre l'autorité religieuse, avec cette suprématie absolue que chacun reconnaît à la raison, au mépris même des préceptes de la foi. Nous ne voyons, pour notre part, aucune conditions possibles et praticables pour l'établissement et le maintien d'une pareille institution. Tout en étant le représentant du Christ, le Pape ne cesse pas pour cela d'être homme et de toucher à la terre par toutes les nécessités, tous les besoins de la vie humaine. Or, cette souveraineté temporelle nous paraît mal s'accorder avec les infirmités de notre nature. Qui fera vivre le Souverain Pontife? La chrétienté, ne répondra-t-on? Nous ne nous y opposons pas, certes; mais qui présidera à l'organisation et à la perception de cet impôt? Le revenu pourra-t-il jamais être fixé? A combien d'accidents et de fluctuations ne sera-t-il pas sujet? Le tribut des fidèles arrivera-t-il toujours intact dans le trône du Souverain Pontife? Considérations purement matérielles cependant que nous exposons ici! Que sera-ce si nous soulevons les objections morales et religieuses à la formation d'un pareil état de choses? On sait que cette question fut un jour tranchée par Napoléon Ier. Tout le monde a lu ses paroles au sujet de l'indépendance du St. Siège. Elles resteront à jamais l'expression de la vérité.

Va-t-on faire un procès à Garibaldi? Arrêté, pour la troisième fois, par les autorités italiennes; arrêté après une défaite surtout, lorsqu'il n'est plus à craindre, du moins pour le moment : va-t-on renvoyer de nouveau le vieux lion refaire ses griffes sur son rocher de Caprera? On aurait droit d'en douter si le gouvernement italien n'avait pas levé le masque, s'il n'avait pas reconnu ouvertement ses prétentions à la possession de Rome comme capitale de l'Italie. Mais on retrouve, dans la bouche de Menabren, le cri de guerre de Garibaldi : "Rome ou la mort." Que voulez-vous alors qu'il fasse? La faute de Garibaldi, si toutefois faute il y a, n'est plus qu'une question de discipline. Il a pu être trop vif, dévancer les ordres de ses chefs, mais on lui pardonnera en considération de son zèle.

Aux dernières nouvelles, le fameux Condottieri était malade. Deux médecins déclarent qu'un plus long séjour à Voregnano, où il est détenu pour l'instruction de son procès, serait funeste à sa santé. Sur cet avis, on pense généralement qu'il va être renvoyé à Caprera :

"L'air de Voregnano, remarque malicieusement le *Journal des Débats*, convient aussi peu à sa santé qu'un procès politique à celle du ministre."

L'Europe a l'air de respirer un peu plus à l'aise, depuis la défaite de Garibaldi et dans l'attente de cette fameuse conférence qui porte dans ses flancs tant d'espérances. Calme trompeur pourtant, car tant que le vaisseau qui porte la vérité chassera sur ses ancres et ne sera pas fixé, il n'y a aucune paix durable à espérer. Vérité en religion, en morale, en philosophie, en économie politique, en physique même, tout est mis en discussion, tout flotte au gré des vents de mille doctrines diverses. La tempête respire un instant pour mieux souffler à l'avenir. Les rois pressentent de terribles désastres, et leur anxiété, leur trouble percent malgré eux dans l'hymne de paix qu'ils viennent d'entonner. Le Parlement de Prusse s'ouvrira le 16 novembre dernier; celui de France le 18, et celui d'Angleterre le 19. Les trois souverains, dans leurs adresses respectives aux chambres, se sont efforcés de montrer une grande quiétude d'esprit. C'est le sourire sur les lèvres que ces grands pasteurs de peuples contemplant leurs florissants troupeaux. Néanmoins, un pli s'est formé sur leurs fronts, que les plus proches de leurs pensées ont pu apercevoir. Des nuages se montrent à l'horizon. Entendez l'Empereur des Français : "La situation, dit le discours impérial, n'est sans doute pas exempte de certains embarras. Le mouvement industriel et commercial s'est ralenti; ce malaise est général en Europe. La récolte n'a pas été abondante, la cherté est inévitable."

La misère du peuple est une arme terrible pour les révolutionnaires. C'est par le cri de la faim que commencent presque tous les crimes et les infamies des nations. L'ambition, l'envie, la haine, poussent devant eux des spectres décharnés qui craignent moins la mort violente des barricades que la lente agonie de la faim insouffrante.

Il y a cependant une autre arme aussi dangereuse pour la société que la misère des masses, c'est celle du fanatisme. L'Angleterre en subit en ce moment la rude expérience. Depuis près de deux ans elle lutte dans l'ombre comme au soleil avec la vipère du fanatisme; elle la coupe et taille en pièces; mais, par une force de vitalité inconcevable, elle résiste, elle se reforme bout par bout et ne se tient pas pour battue. Il a fallu que le pouvoir en vint à des rigueurs que nous déplorons, mais qui, en définitive, sont la dernière ressource de l'ordre social. L'éclatant politique a été dressé à Manchester, et trois têtes y sont tombées le 23 du mois dernier.

L'Angleterre n'a pas seulement que les fénians à qui penser. Elle envoie des troupes jusqu'au cœur de l'Abyssinie, jusqu'aux sources mêmes du Nil, avec mission de punir le roi Théodore de sa perfidie et de son impudence. L'amiral Robert Napier est à la tête de la vaillante armée, la première